



”Ce Louis-Philippe en littérature” : Flaubert juge de Casimir Delavigne

Stéphanie Dord-Crouslé

► To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. ”Ce Louis-Philippe en littérature” : Flaubert juge de Casimir Delavigne. Sylvain Ledda et Florence Naugrette. Casimir Delavigne en son temps (Vie culturelle - Théâtre - Réception). Actes du colloque de Rouen, 24-25 octobre 2011, Eurédit, pp.327-339, 2012. halshs-00715987

HAL Id: halshs-00715987

<https://shs.hal.science/halshs-00715987>

Submitted on 6 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le texte ci-dessous est la version « auteur » de l'article :

Stéphanie Dord-Crouslé. « Ce Louis-Philippe en littérature » : Flaubert juge de Casimir Delavigne. Sylvain Ledda et Florence Naugrette. *Casimir Delavigne en son temps (Vie culturelle - Théâtre - Réception). Actes du colloque de Rouen, 24-25 octobre 2011*, Eurédit, pp.327-339, 2012.

Ont cependant été ajoutées :

- la pagination de l'article publié
- et les URL des manuscrits cités.

[p. 327]

« Ce Louis-Philippe en littérature » : Flaubert juge de Casimir Delavigne

Stéphanie Dord-Crouslé (CNRS - UMR 5611 LIRE)

Les deux Normands Delavigne et Flaubert se sont croisés dans le siècle, l'un disparaissant au faîte de sa gloire au moment où l'autre, obscur étudiant, faisait ses premières armes en littérature dans le silence de ce qui n'était pas encore son gueuloir. La figure du grand prédécesseur ne pouvait donc laisser indifférent le jeune auteur qui fut d'abord sensible à ce qui faisait de Delavigne un précurseur du romantisme. Mais cela ne dura pas : à l'admiration succéda rapidement une critique aussi large que parfois peu fondée et dont l'ultime cristallisation se laisse deviner dans l'énigmatique second volume de *Bouvard et Pécuchet*.

Grâce à l'inventaire après-décès de sa bibliothèque (qui comprenait en 1880 sept volumes d'œuvres de Delavigne¹) et grâce à sa correspondance, on sait que l'adolescent Flaubert a acheté des pièces de son devancier², et qu'en 1836, il s'est même inspiré de l'une d'entre

1. Seulement quatre de ces sept volumes peuvent être identifiés grâce au catalogue de l'une des ventes qui a suivi le décès de la nièce de Flaubert en 1931 (Antibes, n° 204) : DELAVIGNE, *Théâtre*, Paris, 1826, 4 vol. in-12.

2. Voir la lettre à Ernest Chevalier du 23-VII-1835 ; Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, éd. de Jean BRUNEAU et Yvan LECLERC, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 5 vol., 1973-2007 ; ici, t. I, p. 19.

elles pour rédiger une pièce historique³. Cependant, rapidement, dès le début des années 1840, l'admiration s'est teintée de critique⁴ avant de se muer en une sévère et définitive condamnation. C'est de ce moment, peu avant la mort de Delavigne, qu'il faut donc vraisemblablement dater le souvenir évoqué par les Goncourt, d'un Flaubert « arrêtant son tilbury devant la campagne de Casimir Delavigne, [et] monté sur la banquette pour lui crier “des injures de *bas voyou*”⁵ », une « action d'éclat⁶ » dont l'écrivain s'enorgueillit encore quelques mois avant sa propre mort.

En tout cas, dès les années 1850, la rupture littéraire est définitivement consommée, et Flaubert n'a de cesse que Louise Colet bannisse de ses poésies les « vers à la Casimir Delavigne⁷ » et, plus [p. 328] largement, tout ce qui « est un peu Delavigne de tournure⁸ » ; il fustige chez la poétesse Emily Black les vers « avec de faux chics de Casimir Delavigne⁹ » ; et il « est *indigné* » contre l'un de ses cousins qui pervertit l'oreille et l'esprit de sa nièce Caroline, alors âgée d'une quinzaine d'années, en lui « lisa[nt] du Scribe et du Casimir Delavigne » : « Voilà de belles lectures ! et un joli style ! Sérieusement, j'ai envie de lui écrire une lettre d'injures¹⁰. »

Pourtant, si Flaubert semble avoir renié ses premières amours delavigniennes, il n'en reste pas moins intimement imprégné de vers qu'il cite à de nombreuses reprises dans sa correspondance. Si, le plus souvent, c'est pour s'en moquer et les mettre à distance, cela prouve néanmoins qu'ils n'ont pas cessé de l'habiter, voire de le hanter. Ainsi, quand Flaubert, en 1843, reproche

3. Voir la note de Jean BRUNEAU à la lettre citée ci-dessus et ses *Débuts littéraires de Gustave Flaubert, 1831-1845*, Paris, Colin, 1962, p. 89.

4. « Je n'ai point été entendre *Charles VI*, à ce qu'il paraît que ça n'est pas très raide » (lettre à Caroline du 25-III-1843, t. I, p. 150). Quant à la mention de « l'intérêt » des « tragédies de M. Delavigne » dans *Smar* (1839), elle met déjà à distance ironique les productions du dramaturge (*Œuvres de jeunesse*, éd. de Claudine GOTHOT-MERSCH et Guy SAGNES, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 598).

5. *Journal* des GONCOURT, en date du 29-I-1860 ; cité dans *Correspondance*, t. III, p. 871.

6. « GVE FLAUBERT [...] qui a *insulté personnellement* Casimir Delavigne (action d'éclat) » (lettre à Léon Hennique du [3-II-1880] ; t. V, p. 815).

7. Lettre à Louise Colet du [19-XII-1852], t. II, p. 212.

8. Lettre à Louise Colet du 13-VI-1852, t. II, p. 106 ; Flaubert donne ici son avis sur une poésie de Louise Colet composée à l'occasion de la mort du sculpteur James Pradier.

9. Lettre à Louise Colet du [30-IV-1853], t. II, p. 318.

10. Lettre à Caroline du [6-III-1861], t. III, p. 147. Quelques années auparavant, Flaubert s'était déjà inquiété du mauvais goût dont ce cousin semblait faire preuve : « Je le soupçonne secrètement d'admirer Casimir Delavigne. Je n'ai pas voulu vider la question, par crainte de dissentiment, mais j'en suis à peu près sûr » (lettre à Louis Bouilhet du 8-X-1857, t. II, p. 769).

à son ami Ernest Chevalier de n'être « pas plus venu [à Rouen] que Marlborough le bel Anglais ¹¹ », il enchaîne tout naturellement en citant un refrain extrait de *Charles VI* :

Mort aux tyrans. Jamais en France.

Jamais en France l'Anglais ne régnera (ter).

L'opéra ayant été créé quelques semaines auparavant, la présence de ces vers dans les revues et les journaux peut suffire à expliquer leur mémorisation conjoncturelle. Mais d'autres resurgissent beaucoup plus tard et hors de toute actualité littéraire. Durant l'été 1859, Flaubert se plaint, comme à son habitude, de son labeur : « Ça vous assomme et vous amuse tout à [la] fois, car ainsi que l'a chanté notre immortel Casimir Delavigne (ce vieux mufle) :

L'étude après l'amour est le plus doux des maux ¹². »

Certes, la qualification peu amène de « vieux mufle » indique d'emblée que le propos du poète sert au romancier de repoussoir : l'échelle de valeurs à laquelle Delavigne se réfère est évidemment inverse de celle prônée par le romancier ; néanmoins, c'est bien un vers de Delavigne qui lui vient à l'esprit pour l'illustrer *a contrario*. De même, en août 1866, s'inquiétant d'une indisposition de George Sand, il la prie de ne pas ajourner sa visite : « Si votre rhume *s'obstinait* (voir l'Épître de Casimir Delavigne à Lamartine) et que votre

brûlante haleine

Par secousse en sifflant s'exhalât avec peine.

soyez [sans] crainte, on pourrait humecter

[p. 329]

vos poumons irrités

Des sirops onctueux par Chalard inventés ¹³. »

Chacun de ces extraits comporte une légère inexactitude qui prouve que Flaubert les cite de mémoire et qu'ils font partie d'une provision que le romancier est susceptible de mobiliser à tout instant en fonction des circonstances. Il instaure ainsi une communauté de références avec son interlocutrice, postule leur proximité intellectuelle et renforce leur intimité : la connivence amicale s'accroît dans ce processus partagé de mise à distance des vers de Delavigne. Le rôle de repoussoir qui leur est dévolu ne peut néanmoins faire oublier l'indéniable phénomène de rémanence dont ils sont l'objet dans l'esprit de Flaubert. Il

11. Lettre de la fin avril ou de début mai 1843, t. V, p. 945.

12. Lettre à Aglaé Sabatier, [VII/VIII-1859 ?], t. III, p. 32. Tirée de l'*Épître à Messieurs de l'Académie française sur cette question : L'étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie ?*, cette citation est fautive ; Delavigne a écrit : « L'étude après l'amour est le *meilleur* des maux. »

13. Lettre du [24-VIII-1866], t. III p. 521. Là encore, deux corrections doivent être apportées : « *bruyante* haleine » et « *Charlard* ».

semblerait donc que celui qui a goûté aux vers de Delavigne ait ensuite bien du mal à s'en défaire – quelque valeur littéraire qu'il leur reconnaisse.

Complétons maintenant ce premier excursus essentiellement biographique par une plongée dans les œuvres de Flaubert, et plus particulièrement dans un corpus qui fournira un terrain privilégié à notre étude, à savoir les dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet*¹⁴. Ce vaste ensemble de manuscrits et d'imprimés divers conservé à la bibliothèque municipale de Rouen a d'abord servi à Flaubert pour écrire la partie éditée du roman, et il devait le réutiliser pour rédiger un « second volume » jamais composé du fait de la mort soudaine de l'écrivain. Le nombre et l'hétérogénéité des documents que l'on trouve dans ces dossiers font de ce corpus une sorte de précipité : il cristallise les faits d'époque et fige ce qui – pour Flaubert – en est le plus caractéristique, son « osmazôme », dirait Huysmans.

Or, au nombre des documents bruts, dont on ne sait dans quel but Flaubert les a recueillis ni comment il pensait les utiliser, on trouve un cahier imprimé publicitaire détaillant les douze semestres sur lesquels se déroule un « Cours d'études complet et gradué pour les filles ¹⁵ » édité au début des années 1850. Au programme du premier semestre de la quatrième année, entre un « Précis de l'histoire de la langue française » et des « Étymologies des mots techniques et peu usuels », figurent des « Lectures et exercices de mémoire, ou Morceaux choisis de littérature en prose et en vers, tirés de saint Jean Chrysostome, saint Basile, Aug. Thierry, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Casimir Delavigne, Léonard, Racine ¹⁶. » Même si la liste des auteurs convoqués apparaît éminemment composite, pour ne pas dire hétéroclite, Delavigne y voisine avec Racine et Fénelon ; de ce fait, il se trouve investi d'un statut d'« auteur au programme » et bénéficie d'une incontestable légitimité que lui procure cette reconnaissance [p. 330] scolaire et donc institutionnelle.

L'aura dont jouit Delavigne dans la première moitié du siècle apparaît encore d'une autre manière. Les dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet* recèlent un important ensemble de notes de lecture prises par Flaubert sur les livres qu'il a consultés pour son dernier roman, mais aussi pour *L'Éducation sentimentale*. Souvent, dans ces pages, Flaubert relève de petits faits de la vie littéraire ou culturelle qui lui permettront d'alimenter les conversations de ses

14. Ce corpus est en cours d'édition dans le cadre d'un projet international soutenu par l'ANR (<http://www.dossiers-flaubert.fr/> ; dir. Stéphanie Dord-Crouslé).

15. Le titre exact de l'ouvrage est : *Cahiers d'une élève de Saint-Denis, cours d'études complet et gradué pour les filles, par deux anciennes élèves de la Maison de la Légion d'honneur et M. Louis Baude...*, 2^e éd., Paris, Paulin et Le Chevalier, 1854-1859 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4586-1>).

16. Ms g226 (4) f° 212 v° (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_4_f_212_v).

personnages tout en les inscrivant très précisément dans une époque donnée. Or, par deux fois, le romancier s'arrête sur des événements qui concernent Delavigne. Ainsi, lorsqu'il consulte la collection des numéros de la revue *L'Artiste*, il n'omet pas de mentionner au nombre des événements saillants de l'année 1838 la création d'une comédie de Casimir Delavigne, *La Popularité*¹⁷. Et quand Flaubert passe à la lecture du *Charivari*, pour 1841, il enregistre scrupuleusement cette information : « On parle de la nomination de C. Delavigne à l'Académie française¹⁸ ». Ainsi, dans son travail de documentation préparatoire, Flaubert accorde à Delavigne une place non négligeable et, ce faisant, lui reconnaît une réelle importance dans la vie littéraire et culturelle des années 1830 et 1840. La parution de ses œuvres poétiques, la création de ses pièces sont autant d'événements qui ont fait date et qui, à ce titre, peuvent jouer le rôle de marqueurs chronologiques dans un roman.

Cependant, cette vision « objective » – ou du moins factuelle – de la place occupée par Delavigne dans l'espace littéraire d'une époque doit déjà être réévaluée si l'on prend en compte le contexte dans lequel apparaissent certaines mentions de son nom. En effet, quand le romancier ne se contente plus de mentionner des dates mais enregistre de véritables jugements esthétiques, leur situation d'énonciation en infléchit sensiblement l'analyse. Ainsi, une note de lecture comporte cet éloge du poète : « Malgré la popularité dont semble jouir [l'école romantique], elle n'a rien produit jusqu'à présent en poésie surtout de populaire ou de patriotique et c'est à notre dernier classique, à Casimir Delavigne que nous devons cet hymne si touchant *La Varsoivienne*¹⁹. » Or, la citation est extraite d'un ensemble de notes prises sur la publication socialiste *L'Atelier*, sous-titrée « Organe des intérêts matériels et moraux des ouvriers ». Flaubert étant loin de partager les conceptions esthétiques sous-tendant cette revue, ce jugement n'est pour lui qu'un révélateur supplémentaire des erreurs idéologiques et esthétiques du socialisme. Dans le texte définitif de *Bouvard et Pécuchet*, le médecin Vaucorbeil reprendra à son compte la dimension utilitariste attachée à la poésie de Delavigne et [p. 331] contribuera à la discréditer : il « trouvait [...] que l'art devait avoir un but : viser à l'amélioration des masses ! – “Chantez-nous la science, nos découvertes, le patriotisme” et il admirait Casimir Delavigne²⁰. »

17. Ms g226 (1) f° 158 v° (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_158_v).

18. Ms g226 (4) f° 116 v° (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_4_f_116_v).

19. Ms g226 (4) f° 118 v° (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_4_f_118_v).

20. *Bouvard et Pécuchet*, avec des fragments du « second volume » dont le *Dictionnaire des idées reçues*, éd. Stéphanie DORD-CROUSLÉ, Paris, Flammarion, « GF », 2008, p. 215. Dans les brouillons de ce passage, le nom

L'art de Delavigne présente selon Flaubert un second écueil rédhibitoire, déclinaison du précédent : son localisme. Célébrant son Havre natal, le poète ne pouvait qu'exciter l'ire du romancier, son compatriote en Normandie toujours prompt à brocarder sa patrie ! Aussi Flaubert épingle-t-il ²¹ sans ménagement l'évocation archaïsante et ampoulée des diverses ressources de leur province commune, que propose Delavigne en 1823 dans son *Discours d'inauguration pour l'ouverture de la salle de spectacle du Havre* :

*C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux
Les opulens tributs d'un sol industriels,
Ces pressoirs ruisselans qu'un jus doré colore,
Ces basins de Déville, et ces prés où l'Aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec.*

Et l'exaspération devait aller crescendo lorsque Delavigne se trouve célébré en tant que compatriote par une autre figure locale, à savoir Eustache Bérat. Dans les dossiers documentaires, deux pièces de ce poète, chansonnier et professeur de dessin rouennais, font référence à Delavigne. La première ²², intitulée « Le Rendez-vous d'honneur », comporte en exergue trois vers extraits de *L'École des vieillards* :

*Si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.
– Vous auriez dû les voir avant de m'outrager.*

Le discret aveu d'allégeance se mue en célébration émue dans les stances que Bérat adresse à sa ville natale en 1852, sous le titre : « Mes adieux à Rouen ²³ » :

*Adieu, sol bien-aimé, toi qui dotas la France
Du célèbre Poussin, de notre Boïeldieu,
Toi qui, d'Armand Carrel vit la plus tendre enfance,
Adieu, terre que j'aime, adieu, beau sol, adieu !
Casimir Delavigne, au feu de son génie,
Rehaussa des Havrais l'orgueil national,
Et l'immortel auteur de Paul et Virginie,
Jette un brillant reflet sur leur vieux port natal.*

de Delavigne voisine avec celui de Lachambeaudie (pour ses *Fables*). On le trouve aussi dans un brouillon de *Madame Bovary* (http://www.bovary.fr/folio_visu.php?folio=4833) : Homais invoque *Le Paria* pour illustrer la moralité du théâtre (II, 14).

21. Ms g226 (3) f° 91 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_091_r).

22. Ms g226 (6) f° 116 v° (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_6_f_116_v).

23. Ms g226 (6) f° 109 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_6_f_109_r).

Ce panégyrique dressé par un littéraire que Flaubert n'estimait [p. 332] guère²⁴ concourt évidemment à relativiser un peu plus encore la légitimité littéraire « d'époque » que le romancier semblait d'abord concéder à Delavigne : on ne sort pas indemne de la plume louangeuse de Bérat ! En 1852, dans une lettre²⁵ qu'il envoie à Louise Colet, Flaubert fait la synthèse des reproches qu'il adresse à Delavigne :

[il] s'est toujours traîné à la remorque de l'opinion, faisant *Les Messéniennes* après 1815, *Le Paria* dans le temps du libéralisme, *Marino Faliero* lors de la vogue de Byron, *Les Enfants d'Édouard* quand on raffolait de drame moyen-âge. Delavigne était un médiocre monsieur. Mais Normand rusé qui épiait le goût du jour et s'y conformait, conciliant tous les partis et n'en satisfaisant aucun, un bourgeois s'il en fut, un Louis-Philippe en littérature.

Ite missa est : le compte de l'académicien normand refusant de sacrifier au culte de l'art pour l'art est définitivement réglé !

Delavigne avait donc toutes les raisons d'apparaître en bonne place dans le « livre des vengeance²⁶ » qu'aurait dû constituer le dernier roman de Flaubert, ou du moins n'est-il pas étonnant que de nombreux extraits de ses œuvres figurent dans les pages préparées pour le second volume du roman posthume. Une première preuve de cette (pré)destination est que le nom de Delavigne apparaît, entre ceux de Xavier de Maistre et Camille Doucet, dans une longue liste qui se trouve actuellement reliée au début du dossier intitulé : « Périphrases²⁷ ». Or ce dossier contient deux citations extraites du discours en vers que Delavigne a composé en réponse au sujet proposé par l'Académie en 1814 : « La découverte de la Vaccine ». Flaubert a jeté son dévolu sur deux quatrains qui décrivent, tous deux sous la forme d'une périphrase contournée, pour l'un, le geste ancien de l'inoculation bovine d'abord pratiqué par Jenner :

Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal.

24. « Nous ne ressemblerons pas à Bérat ! » promet-il à Jules Duplan (lettre du 1^{er} août [1861], t. III, p. 168).

25. Lettre du 29-V-1852, t. II, p. 96. Pour une remise en contexte de cette lettre (le discours de réception de Musset à l'Académie française), voir Sylvain Ledda, « Flaubert lecteur de Musset relu par Louise Colet », *Flaubert*, 2 | 2009, <http://flaubert.revues.org/index857.html>.

26. L'expression est utilisée par Maxime Du Camp.

27. Ms g226 (3) f° 2, béquet du haut (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_002_r_br_h).

et pour l'autre, la transposition révolutionnaire de ce geste, chez l'homme, opérée par ce même Jenner :

Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure
Il infecte avec art cette triple piqûre.

[p. 333] Plusieurs des autres citations présentes sur cette page²⁸ portent en marge, outre l'étiquette « périphrase », celle de « style rococo », ce qui peut indiquer que les deux citations du discours de Delavigne auraient elles aussi pu recevoir un étiquetage similaire.

L'aspect formel insatisfaisant des productions de Delavigne est encore mis en exergue par Flaubert dans deux autres domaines, celui du style – en ce qu'il serait un mauvais exemple de classicisme – et celui du théâtre – pour ce qui est de la piètre qualité de ses dialogues. En effet, au nombre des pages préparées pour le second volume de *Bouvard et Pécuchet* se trouve un feuillet²⁹, résultant d'un collage, et portant en marge, sur chacune de ses deux parties, la mention : « Styles classiques. Casimir Delavigne ». Cinq citations y sont rassemblées : trois sont extraites de comédies en vers (*Les Comédiens* et *L'École des vieillards*), et les deux autres de pièces poétiques : les *Messéniennes* pour l'une, et le *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome* pour l'autre. Toutes ont en commun de recéler des défauts métriques : rimes approximatives ou à peine suffisantes (« Les plus fières beautés, n'ont jamais dans l'Asie / D'un aiguillon si vif, piqué ma fantaisie³⁰ »), rimes au contraire si riches qu'elles confinent au calembour (« Eh ! mais, par quel hasard / Avez-vous donc quitté votre oncle Balthazar³¹ ? »), ou encore enjambements acrobatiques (« toi grand propriétaire, autrefois armateur / Du Havre, où tu naquis³² »).

Quelques spécimens du style théâtral de Delavigne sont quant à eux épinglés sur une autre page³³ des dossiers. Il s'agit de quatre extraits de la comédie *Don Juan d'Autriche ou la vocation*, dont le premier au moins est étiqueté – par antiphrase – « style vif ». De retour de voyage, un maître interroge son domestique sur la conduite de son fils pendant son absence :

- Il y est resté longtemps ?
- Longtemps.

28. Ms g226 (3) f° 7 (www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_007_r).

29. Ms g226 (3) f° 116 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_116_r).

30. *Les Comédiens*, acte I, sc. 2.

31. *Ibid.*

32. Ms g226 (3) f° 116 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_116_r).

33. Ms g226 (3) f° 162 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_162_r).

- [En allant et en revenant] tu n'as [vu rien] de suspect ?
- Rien de suspect.
- Tu n'as reçu pour lui aucune lettre ?
- Aucune lettre.
- [...] sers-moi toujours de même.
- Toujours de même ³⁴.

Si l'avancée du dialogue ne se fait certes pas sur un rythme très soutenu, il faut dire à la décharge de Delavigne que c'est là un choix concerté de sa part : il construit ainsi un contraste étudié entre deux valets ; mais l'entreprise flaubertienne d'extraction ne s'embarrasse pas de telles subtilités...

[p. 334] Outre ces différents passages de textes théâtraux et poétiques pour lesquels Flaubert focalise son attention essentiellement sur des aspects formels – défailants selon lui, on trouve aussi dans les pages préparées pour le second volume de *Bouvard et Pécuchet* des citations de Delavigne qui sont collectées directement en raison de leur contenu sujet à caution. Ainsi, dans le dossier « Histoire et idées scientifiques », on trouve un extrait ³⁵ d'une note ajoutée à la première des *Sept Messéniennes nouvelles* : « La Normandie fut le berceau des premiers ménestrels ; et l'Angleterre, conquise par Guillaume[-le-Bâtard], lui doit ses plus illustres chevaliers et sa littérature romantique ³⁶. » Que les origines de la littérature romantique anglaise soient essentiellement à chercher en Normandie est certes un jugement qui peut prêter à controverse, mais, fait plus étonnant, Flaubert place ce propos sous la plume de Delavigne alors que la consultation de l'ouvrage indique que les notes ont été ajoutées non par le poète mais par l'éditeur Ladvocat ³⁷ – à moins qu'il n'y ait ici un subterfuge éditorial ?

Une autre occurrence suscitera moins de débats. Sur une page ³⁸ d'abord intitulée par antiphrase « Belles pensées », puis corrigée – sans plus aucun détour par une figure de style – en « Imbéciles », on trouve ce vers de la tragédie *Les Enfants d'Édouard* : « Mais je suis

34. Acte I, sc. 1. Les crochets droits indiquent les omissions de Flaubert et les transformations qu'il inflige au texte de Delavigne.

35. Ms g226 (4) f° 40 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_4_f_040_r). Flaubert écrit : « Guillaume le Conquérant ».

36. *Sept Messéniennes nouvelles*, Paris, Ladvocat, 1827, p. 108.

37. « L'intention de ces notes est surtout d'esquisser quelques souvenirs du voyage poétique de M. Casimir Delavigne tels qu'ils ont pu être recueillis par l'éditeur dans de simples communications verbales », *ibid.*, p. 88. Voir aussi l'« Avertissement du libraire-éditeur », pp. VII-X.

38. Ms g226 (1) f° 87 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_087_r).

confondu des poumons du commerce ». Hors de tout contexte, le concours des deux synecdoques produit effectivement un effet grotesque caractérisé qui ne disparaît pas complètement lorsqu'on replace le vers dans la tirade du duc de Buckingham, ce qui justifie sa place dans le grand Sottisier flaubertien.

Enfin, l'ultime manière de déceler la trace de Delavigne dans notre corpus requiert un traitement tout particulier. On a déjà eu l'occasion de mentionner deux emprunts que Flaubert a faits au discours composé par Delavigne en 1814 sur la découverte de la vaccine ; il en existe un troisième, rangé dans le dossier des « Beautés », sous-section « Beautés du peuple » : « Quelques habitants de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit ³⁹ ». Comme le précise Flaubert, il s'agit là d'une note de bas de page, note que Delavigne a ajoutée à ces deux vers :

L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons.

Dans ce cas précis, c'est moins l'auteur des vers qui est visé que le [p. 335] propos rapporté dans la note, et donc la croyance populaire que Delavigne dénonce tout autant que Flaubert. Aussi le futur académicien sort-il (encore une fois ?) indemne de cette citation – à comparaître... Mais le procès n'est pas terminé.

En effet, dans les années 1846-1847, alors que Flaubert se livrait à la lecture active du théâtre de Voltaire tout entier et des tragédies de Marmontel en particulier, il a composé en collaboration avec son ami Bouilhet (et peut-être avec Du Camp ⁴⁰) une pièce de théâtre burlesque ⁴¹, restée inachevée, éreintée par Du Camp ⁴² dans ses mémoires comme par les

39. Ms g226 (1) f° 191 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_191_r).

40. Du Camp donne un long aperçu de la genèse de cette pièce dans le chapitre « Les deuils » de ses *Souvenirs littéraires* (Paris, Hachette, 1892) - sans qu'on sache vraiment quelle part il a réellement prise dans ce travail.

41. Le manuscrit de *La Découverte de la vaccine* (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-9140-1>), conservé à la BnF, est en ligne sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b60005895>.

42. « Nous nous excitions mutuellement, et, sous prétexte que tout peut se dire en beau langage, nous en arrivâmes à pousser si violemment le comique, qu'il tomba dans la grossièreté et que notre parodie devint une farce que Caragheuz seul aurait osé jouer. C'était là un défaut qu'il n'était pas toujours facile d'éviter avec Flaubert, qui trouvait, comme Béranger, qu'en fait de mots "les plus gros sont les meilleurs" » (*Souvenirs littéraires, op. cit.*, t. 1, pp. 239-240).

Goncourt⁴³ dans leur *Journal* et par la critique d'aujourd'hui⁴⁴ ; cette pièce porte exactement le même titre que le discours de Delavigne : *La Découverte de la vaccine*. Pour les jeunes auteurs, il s'agissait, comme l'explique Du Camp, de « faire une tragédie selon les règles, avec les trois unités, et où les choses ne seraient jamais appelées par leur nom⁴⁵. » Dix citations⁴⁶ de cette pièce apparaissent dans les pages préparées pour le second volume de *Bouvard*, classées, comme on pouvait s'y attendre, dans la section « Périphrases ». Voici par

43. « Lambeaux récités d'une tragédie ébauchée avec Bouilhet, sur la découverte de la vaccine, dans les purs principes de Marmontel – où tout, jusqu'à "grêlé comme une écumoire", était en métaphores de huit vers –, qui montre la persistance de bœuf de cet esprit, même dans les plaisanteries dignes d'un quart d'heure de blague » (*Journal des Goncourt*, en date du 25-II-1860 ; cité dans *Correspondance*, t. III, p. 871).

44. Voir par exemple Alan Raitt, *Flaubert et le théâtre*, Bern, Peter Lang, 1998, p. 49.

45. DU CAMP, *op. cit.*, t. 1, p. 238.

46. Ms g226 (3) f° 8 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_008_r) et 9 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_3_f_009_r). Plusieurs de ces extraits étaient déjà cités dans une lettre à Louise Colet du 8 mai 1852 (t. II, pp. 86-87) :

Puisque tu admires tant la belle périphrase du père de Pongerville :

Le tapis qu'à grands frais Babylone a tissu,

je pourrai t'apporter un acte d'une tragédie que nous avons commencé il y a cinq ans, B[ouilhet] et moi, sur *La Découverte de la vaccine*, où tout est de ce calibre, et mieux. J'avais à cette époque beaucoup étudié le théâtre de Voltaire que j'ai analysé, scène par scène, d'un bout à l'autre. — Nous faisons des scénarios. Nous lisions quelquefois pour nous faire rire des tragédies de Marmontel, et ç'a été une excellente étude. — Il faut lire le mauvais et le sublime, pas de médiocre. — Je t'assure que, comme style, les gens que je déteste le plus m'ont peut-être plus servi que les autres. — Que dis-tu de ceci pour dire un bonnet grec :

Pour sa tête si chère

Le commode ornement dont la Grèce est la mère,

et pour dire noblement qu'une femme gravée de la petite vérole ressemble à un écumoir [sic] :

D'une vierge par lui (le fléau), j'ai vu le doux visage,

Horrible désormais, nous présenter l'image

De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,

Dont se sert la matrone en son zèle empressé,

Lorsqu'aux bords onctueux de l'argile écumante

Frémit le suc des chairs en [sa] mousse bouillante !

Voilà de la poésie, ou je ne m'y connais pas, et dans les règles encore ! — J'éprouve le besoin de faire encore deux citations.

Une demoiselle parle à sa confidente de ses chagrins d'amour :

Et d'un secours furtif aidant la volupté

Je goûte avec moi-même un bonheur emprunté !

La confidente répond qu'elle connaît cela et ajoute :

et les hommes aussi

Par un moyen semblable apaisent leur souci.

exemple comment on dira « noblement qu'une femme gravée de la petite vérole ressemble à une écumoire » :

D'une vierge par lui ⁴⁷, j'ai vu le doux visage,
 Horrible désormais, nous présenter l'image
 De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,
 Dont se sert la matrone en son zèle empressé,
 Quand aux bords onctueux de l'argile écumante
 Frémit le suc des chairs en mousse bouillonnante.

Sur le manuscrit, toutes les citations partagent une même information tronquée quant à leur origine. Deux n'ont qu'un titre et un genre : « la découverte de la vaccine, tragédie » (f° 9) ; et si les huit autres présentent une préposition destinée à introduire l'auteur, celui-ci n'est jamais nommé : « La découverte de la vaccine, tragédie par » (f° 8). Flaubert a pu refuser d'assumer la paternité de la pièce parce qu'il avait l'intention de ne s'en servir que comme d'un document d'époque à l'instar d'autres pièces anonymes recueillies dans les dossiers documentaires. Cependant, des critiques ont émis une autre hypothèse après avoir observé la situation de ces deux pages. En effet, les deux périphrases extraites du discours de Delavigne (f° 7) sont immédiatement suivies (f° 8 et 9) des périphrases issues de la tragédie burlesque. Selon Lea Caminiti ⁴⁸, pas d'hésitation à avoir, il y a là une « évidente intention de mystification » de la part de Flaubert. Le romancier aurait sciemment rapproché les deux ensembles de citations afin qu'ils ne fassent plus qu'un dans l'esprit du lecteur, [p. 336] Delavigne se voyant ainsi attribué des traits grotesques conçus par celui-là même qui les lui reproche. Yvan Leclerc ne dit pas autre chose, quelques années plus tard, s'il le dit plus plaisamment : « Quand [Flaubert] cite quelques périphrases de la *Vaccine*, il les attribue à C. Delavigne. Une feuille Delavigne pour cacher le sexe de l'auteur, ou plutôt des auteurs, qui sont trois ⁴⁹. »

Rappelons cependant que la composition actuelle des dossiers n'est pas forcément le résultat d'un classement dû à Flaubert, et que l'écrivain, s'il a laissé en suspens le nom des auteurs de l'œuvre parodique, a néanmoins clairement indiqué son genre (« tragédie »), ce qui interdit de

47. Il s'agit du fléau, c'est-à-dire de la petite vérole.

48. « Il ne faut pas oublier que cette tragédie de la vingtième année, restée inachevée, était alors inédite et personne sauf les initiés, n'aurait su à quoi s'en tenir » (*Le Second volume de Bouvard et Pécuchet, le projet du Sottisier, reconstitution conjecturale de la « copie » des deux bonshommes d'après le dossier de Rouen*, éd. d'Alberto Cento et Lea Caminiti Pennarola, Naples, Liguori, 1981, p. LXI, note 98).

49. *La Spirale et le Monument*, Paris, CDU et SEDES réunis, 1988, p. 155.

confondre complètement le discours sérieux du futur académicien havrais avec la pochade juvénile de l'anti académicien rouennais.

Deux conclusions s'imposent au terme de ce survol. Tout d'abord, moins pour le meilleur que pour le pire, l'imprégnation de Flaubert par les vers de Delavigne est indéniable : le romancier a lu et relu les œuvres poétiques et dramatiques de son prédécesseur. Mais, si Delavigne est devenu l'une des bêtes noires de Flaubert, un véritable repoussoir, la critique que le romancier fait de son aîné, dans le détail, n'est pas toujours aussi pertinente qu'on le souhaiterait, et ce n'est donc sûrement pas sous la plume de Flaubert qu'on trouvera la juste mesure pour juger le poète du juste milieu....